



BRUNO  
**LATOURE**

LE MÉTIER  
DE CHERCHEUR

Regard d'un anthropologue

2<sup>e</sup> édition revue et corrigée

**Sciences**  
à questions

éditions  
**Quæ**



Bruno Latour

# Le métier de chercheur Regard d'un anthropologue

2<sup>e</sup> édition revue et corrigée

Une conférence-débat à l'INRA Paris, le 22 septembre 1994

Éditions Quæ

La collection « Sciences en questions » accueille des textes traitant de questions d'ordre philosophique, épistémologique, anthropologique, sociologique ou éthique, relatives aux sciences et à l'activité scientifique.

Étienne Landais et Raphaël Larrère (1942-2025) étaient directeurs de la collection lors de la première parution de cet ouvrage.

Créé au sein d'INRAE (alors Inra), le groupe *Sciences en questions* s'est donné pour mission d'animer la réflexion des acteurs de la recherche en questionnant les manières dont la science se fait aujourd'hui, et comment elle conçoit sa responsabilité vis-à-vis de la société et de l'environnement naturel. Cet objectif se concrétise par l'organisation de conférences-débats qui deviennent les ouvrages de la collection « Sciences en questions ».

Directrice de collection : Catherine Donnars

Texte mis en forme par Étienne Landais et Isabelle Savini, à partir de l'enregistrement de la conférence. Figures de Danièle Aubert, d'après les transparents de Bruno Latour.

Ouvrages parus dans la collection « Sciences en questions » :  
<https://www.quae.com/collection/14/sciences-en-questions>

© INRA, Paris, 2001 (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> édition)

ISBN : 2-7380-0973-5

ISSN : 1269-8490

© Éditions Quæ, 2025 (présente édition)

ISBN papier : 978-2-7592-4166-8

ISBN PDF : 978-2-7592-4167-5

ISBN epub : 978-2-7592-4168-2

Éditions Quæ

RD 10, 78026 Versailles Cedex

[www.quae.com](http://www.quae.com) – [www.quae-open.com](http://www.quae-open.com)

Le code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Le non-respect de cette proposition met en danger l'édition, notamment scientifique. Toute reproduction, partielle ou totale, du présent ouvrage est interdite sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, France.

# Sommaire

<b>Préface</b>	5
<b>Introduction</b>	10
<b>Critique de la science pure, ou la fin d'un paradigme</b>	11
Science et recherche : des oppositions manifestes	12
La fabrication de la demande	16
L'inadéquation du modèle classique de la science	21
Un nouveau modèle : les cinq horizons de la recherche	24
La pensée stratégique	29
Le capitalisme scientifique	34
La production sociale des faits scientifiques	41
<b>La science dans la société : esquisse d'un nouveau paradigme</b>	47
D'un mythe à l'autre	47
Controverses, réseaux socio-techniques et nouvelles enceintes de négociation	49
Le scientifique et le politique	55
<b>Discussion</b>	61



# Préface

Aux beaux jours de mai 1968, ceux qui avaient l'audace de prendre la parole se faisaient souvent interrompre en ces termes : «Dis d'abord qui tu es et d'où tu parles.» Cette apostrophe exprime parfaitement le rôle dévolu à une préface chargée de dire en peu de mots, pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, qui est Bruno Latour.

Donc : Latour Bruno, 48 ans, marié, deux enfants. Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1972. Service militaire en Côte-d'Ivoire, où il fait ses premières armes d'anthropologue en se frottant au délicat problème post-colonial que l'on est convenu d'appeler «l'ivoirisation des cadres». De retour d'Afrique, il choisit le monde scientifique pour terrain de recherche. Jusque-là, les études consacrées au travail scientifique se répartissent entre la philosophie des sciences et la sociologie des institutions scientifiques, de leurs formes d'organisation, de leurs normes de fonctionnement. Mais ces études ne s'attaquent pas de front au contenu de l'activité scientifique, qui reste, si l'on peut dire, au-dessus de tout soupçon. La science n'est-elle pas censée nous révéler la vérité sur nous-mêmes et sur le monde qui nous entoure ? Que dire de ce contenu quasi sacré ? On n'explique pas le vrai.

Considérant au contraire la science comme une activité séculière, inséparable de son contexte, et les faits scientifiques comme des produits sociaux, Bruno Latour sera en France le promoteur d'une démarche qui, plutôt qu'à la science faite, choisit de s'intéresser sous l'angle anthropologique à la science en train de se faire pour mieux en comprendre les mécanismes et les liens avec la société. De nombreuses questions classiques de la philosophie des sciences seront ainsi «revisitées» à la lumière de l'analyse empirique, à partir d'études menées sur les deux types de «terrains» qu'il privilégie : les laboratoires et les controverses scientifiques.

En 1975, il part ainsi, en ethnologue, s'immerger dans un laboratoire américain pour observer les mœurs d'une tribu de scientifiques du genre des *Neuro-endocrinologae*, variété californienne. Deux ans plus tard, à l'issue de son séjour, le directeur de ce laboratoire, Roger Guillemin, reçoit le prix Nobel de médecine. Même s'il ne s'agit, comme le déclare modestement Bruno Latour, que d'une coïncidence, cette heureuse circonstance n'a probablement pas nui au succès de l'ouvrage qu'il publie avec Steve Woolgar à la suite de cette expérience. Intitulé *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, cet ouvrage assure la notoriété de Bruno Latour. Il est à noter que le sous-titre de l'édition originale, publiée en anglais en 1979, est encore plus explicite, puisqu'il évoque « *the social construction of scientific facts* ».

Revenu en France, il poursuit sa carrière dans le cadre, très inhabituel pour un philosophe, des grandes écoles d'ingénieurs. Il intègre d'abord le Conservatoire national des arts et métiers (CNAM), où il met en place et anime le Centre « Science, technologie et société », ce qui indique assez la nature de ses préoccupations. En 1982, il passe du CNAM au Centre de sociologie de l'innovation, le fameux CSI, qui a été créé en 1967 au sein de l'École des mines de Paris. Il s'y trouve suffisamment bien pour y rester jusqu'à présent, professeur et responsable, depuis 1987, du doctorat « Socio-économie de l'innovation ».

Les premiers travaux du CSI, au début des années 1970, portaient sur l'analyse des politiques des entreprises de pointe. En rupture avec les travaux antérieurs des économistes comme avec ceux des sociologues, ils considèrent l'entreprise comme un acteur à part entière, créant son propre environnement, et en particulier son marché, autant qu'il le subit. L'entreprise façonne aussi bien la demande que l'offre, et ses enjeux stratégiques se cristallisent autour de la conception de nouveaux produits et de leur commercialisation, ce qui place le thème de l'innovation au centre des recherches du CSI.

Cette approche de l'entreprise préfigure celle que Bruno Latour va appliquer à la recherche scientifique, dont il montrera qu'elle aussi manipule son marché et crée sa demande. D'autres chercheurs du CSI appliqueront d'ailleurs une démarche comparable à l'art. «Comme l'efficacité des entreprises, comme la vérité scientifique, la beauté échappait jusque-là aux sciences humaines», proclame ainsi un petit opuscule de présentation du CSI sobrement intitulé *Comprendre la création scientifique, technique et culturelle*. Vaste ambition...

Le CSI, actuellement dirigé par Michel Callon, lui-même ingénieur des Mines, économiste et sociologue des sciences et techniques, compte un peu moins de 30 chercheurs, thésards compris. Ses activités de recherche s'organisent autour de trois axes principaux : l'anthropologie des sciences, des techniques et des biens culturels ; les politiques publiques de la recherche et de l'innovation ; l'innovation et la dynamique des «réseaux technico-économiques» dans lesquels elle prend forme.

La trajectoire personnelle de Bruno Latour au sein du Centre est ponctuée par la publication de nombreux ouvrages, parmi lesquels :

– *Les microbes : guerre et paix* (Paris, A.M. Métailé, 1984), une analyse sociologique serrée de l'épopée pastoriennne et du processus consécutif de «pasteurisation de la France», thèmes récemment développés dans *Pasteur, une science, un style, un siècle* (Paris, Perrin / Institut Pasteur, 1995) ;

– *La Science en action* (Paris, La Découverte, 1987), livre central qui fait le point des réflexions de l'auteur sur l'activité scientifique dans ses rapports à son environnement, ainsi que sur la sociologie des sciences et des techniques, ou plus exactement sur la place qu'elle devrait occuper selon lui dans la sociologie générale ;

– *Nous n'avons jamais été modernes* (Paris, La Découverte, 1991), un «essai d'anthropologie symétrique» qui dépasse le domaine de la science et constitue l'une des meilleures critiques des théories de la modernité et de la post-modernité ;

– *Aramis, ou l’amour des techniques* (Paris, La Découverte, 1992), ouvrage qui analyse les processus d’innovation technologique à travers une chronique très vivante de la naissance, de la vie et de la mort d’un mirifique projet de métro automatique ;

– *La clef de Berlin et autres leçons d’un amateur de sciences* (Paris, La Découverte, 1993), un recueil d’articles sur les sciences et les techniques dont la lecture est une excellente manière d’aborder l’œuvre de Bruno Latour.

Ceci sans parler des multiples articles et des divers ouvrages auxquels il collabore, en compagnie de Michel Callon, de Michel Serres, de Pierre Lemonnier et d’autres.

Prolifiques, iconoclastes, un tantinet provocateurs à l’occasion, Bruno Latour et ses amis n’ont évidemment pas que des amis. Ils dérangent en effet pas mal de monde, tant du côté des sciences humaines, où leur sociologie des sciences et des techniques est suspectée d’un impérialisme d’autant plus dangereux qu’il repose sur une compétence technique indiscutée, que du côté des sciences de la nature, où on leur reproche de pousser le bouchon un peu loin dans la banalisation de l’activité scientifique et de ses produits, d’accorder plus de poids aux stratégies sociales des chercheurs et à leurs rapports de force qu’à la qualité propre de leur production, ou encore de nier toute autonomie à la création scientifique et au progrès des connaissances.

Sans doute n’est-il pas inutile de préciser pour terminer que notre institut n’est pas inconnu de Bruno Latour, qui a déjà réalisé plusieurs études pour l’INRA, lequel a de son côté recruté trois anciens thésards du CSI : cela crée des liens. Bruno Latour a également accepté en 1993 de participer à l’évaluation collective d’un laboratoire du département Systèmes agraires et développement (SAD), et il a récemment visité le domaine INRA de Mirecourt, dans les Vosges, dans le but de compléter un tableau de chasse auquel manquait une ferme expérimentale. Enfin, je ne trahirai ici aucun secret en disant que ses idées et celles

de ses comparses sont une source importante d'inspiration pour plusieurs dirigeants de l'INRA, et non des moindres.

*Étienne Landais*  
*Directeur de recherche INRA*

# Introduction

Je voudrais d'abord remercier l'INRA pour son invitation et pour la publicité, sans doute exagérée, qui a été faite autour de mon intervention. Il y a tellement de monde que je ne puis m'empêcher de penser qu'il doit y avoir un malentendu quelque part !

J'ai conçu mon exposé comme une introduction générale à la sociologie des sciences, dans la perspective du débat qui va suivre. C'est-à-dire que je vais considérer assez largement un grand nombre de thèmes – un peu hétérogènes je vous prie de m'en excuser – de façon à multiplier les sites possibles de récepteurs, pour prendre une métaphore qui vous est familière, et faciliter ainsi la discussion. Je développerai dans une première partie un argument suivant lequel les représentations classiquement données de la science, et plus précisément de ses relations avec le reste de la société, sont aujourd'hui très profondément remises en cause. Je tenterai ensuite de montrer de quelle façon il est possible de rendre compte plus fidèlement de l'activité scientifique et de ses implications sociales.

## Critique de la science pure, ou la fin d'un paradigme

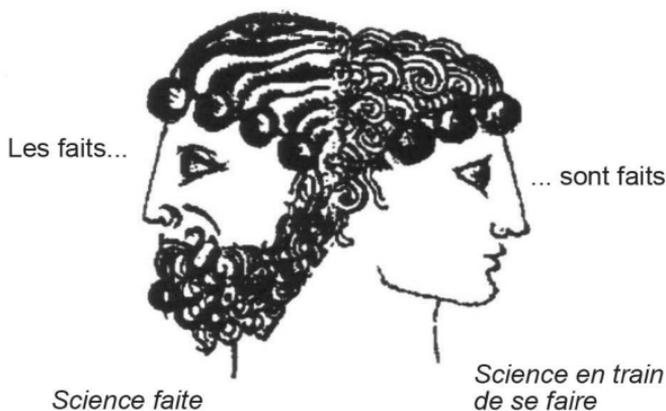
L'INRA est un institut de recherche finalisée, et cette circonstance me fournit l'axe que je vais suivre pour introduire mon sujet : celui du malaise qui est aujourd'hui ressenti à l'intérieur de la plupart des institutions de recherche finalisée et d'une grande partie de la recherche industrielle, française ou non. Ce malaise tient essentiellement à deux problèmes de fond, que je vais maintenant tenter d'éclairer.

Le premier problème tient en gros à la définition du contexte, c'est-à-dire à la notion de *demande* : comment se crée, se constitue cette fameuse demande qui serait la fin – le but – de la recherche finalisée ?

Deuxième interrogation, et deuxième malaise : la conception que l'on se fait, par contraste, de la recherche fondamentale. Je m'explique : les deux ensembles qui étaient supposés illustrer jadis une recherche dite fondamentale et une recherche appliquée, ou finalisée, se sont transformés en profondeur, de façon très intéressante, au point qu'ils sont aujourd'hui à peu près impossibles à discerner. Cependant, ni la philosophie des sciences, ni la conception que les chercheurs se font de leur propre activité n'ont suivi cette évolution. Il s'ensuit un divorce quelque peu schizoïde entre la pratique et la théorie de la pratique, divorce que les scientifiques vivent de manière négative, comme un malaise, et en aucun cas de manière positive, comme une chance de réinterpréter et de se réapproprier leur travail de recherche. Ils considèrent plus ou moins consciemment qu'ils ne sont pas à la hauteur de leur rêve de scientifiques, qu'ils sont en quelque sorte des faillis de la « vraie science », qui doit probablement exister quelque part (ailleurs). Mon propos, qui n'a rien de provocateur

ni d'iconoclaste, comme vous pourriez en juger, consiste simplement à proposer une version positive de ce malaise.

Avant d'aborder directement ces deux problèmes, je tiens à préciser le point de vue que je vais adopter : tous les arguments que je vais développer n'ont évidemment de sens que si l'on accepte le principe suivant, qui est absolument fondamental pour nous : travaillant sur la recherche scientifique, nous nous intéressons à la *science qui se fait*, c'est-à-dire à la pratique scientifique.



**Figure 1.** Le paradoxe de Janus

L'épistémologie étudie la science faite (liens internes de la logique des idées). La sociologie des sciences étudie la science qui se fait.

## Science et recherche : des oppositions manifestes

On peut symboliser la différence entre ce que l'on sait de la science qui se fait et ce que l'on sait de la science faite par cette figure de Janus (fig. 1), dans la confection de laquelle je m'aperçois d'ailleurs que j'ai pêché par âgisme – et sans doute aussi par sexisme – puisque j'ai pris un homme mûr pour représenter la science faite et un homme jeune pour la science en train de se faire ! Quoi qu'il en soit, les deux sont très différents, et je pense que tout chercheur qui a déjà eu à

présenter ses recherches à l'extérieur connaît parfaitement la différence abyssale qui sépare la conception que le public se fait de la science faite et le vécu quotidien du chercheur, qui est la réalité de la recherche, c'est-à-dire de la science en train de se faire.

Si j'insiste sur le mot « faire », c'est en raison de l'ambiguïté étymologique qui s'attache, comme Gaston Bachelard l'avait relevé il y a déjà longtemps, au mot « fait », qui désigne tantôt ce qui est fabriqué, tantôt ce qui n'est pas fabriqué, mais donné, et qui échappe ainsi à toute discussion. Dans cette seconde conception, les faits s'imposent à nous, ce sont des choses solides, sur lesquelles on peut s'appuyer sans risque. Le paradoxe du fait scientifique est que, bien qu'il soit ce qui est fabriqué, il est aussi ce qui est solide. Et l'on peut considérer que toute la philosophie des sciences actuelle est tendue vers la compréhension de ce paradoxe qui reste tout de même relativement mystérieux : comment ce qui est fabriqué dans les laboratoires peut-il devenir

<b>Science</b>	<b>Recherche</b>
Sûre	Incertaine, risquée
Objective	« Sub-objective »
Froide	Chaude
Sans lien avec la politique, la société	Liaisons nombreuses avec la politique, la société
Sans autre histoire que la rectification des erreurs	Histoire et sociologie des sciences
Limitée aux faits, sans avis sur les valeurs	Évaluation des faits comme des valeurs
Nature et science confondues	La nature distincte de sa médiation par la science
Transmise et enseignée par diffusion	Transmise par négociation et transformation
Fait = ce qui n'est pas discuté	Fait = ce qui est construit